N° 2908 — 8e Année — CINQ CENTIMES — Jeudi 28 Mai 1896

RÉDACTION & ADMINISTRATION : ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon) TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs — Un an, 24 francs
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'ÉCHO DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES. . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES. . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS. . . . . 0 fr. 75
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

Dimanche 31 Mai
L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING
commencera la publication
D'UN ROMAN NOUVEAU
LA
MENDIANTE D'AMOUR
PAR
Pierre Decourcelle

Cette œuvre est assurément la plus passionnante de toutes celles du fécond écrivain. Avec un talent de psychologue délicat et subtil il y décrit l'état d'âme d'une malheureuse femme qui trahit l'amant qui l'a séduite — pour porter un amour à la propre sœur de sa victime.

Les tortures et les idées de vengeance de la jalousie mises en opposition avec les tendresses filiales dans le même cœur féminin créent des situations terriblement pathétiques et qui, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, laissent le lecteur dans l'anxiété et le trouble.

LA MENDIANTE D'AMOUR

est assurée d'un immense succès auprès du public.

COMMENCEMENT DE CAMPAGNE

Sait-on qu'il se publie en ce moment dans le *Pas-de-Calais* un journal hebdomadaire ayant pour titre *Le Royaliste* ?

La feuille en question s'imprime à Boulogne-sur-Mer et l'esprit qui l'inspire semble sortir en ligne directe du coffre-fort du duc d'Orléans.

Il paraît que le fils du comte de Paris sait ouvrir la caisse que son père, homme économe craignant Dieu et plus encore les prodigalités, lui a léguée.

Le prétendant, lui, ne marchande pas.

Il lance des journaux hebdomadaires et semble disposé à ne reculer proprement devant aucun sacrifice.

Voici, du reste, de quelle façon « le « *Royaliste du Pas-de-Calais* » apprécie la République contre laquelle il va livrer le bon combat, en faveur de l'héritier des bas de laine garnis du comte de Paris :

« En France, la république n'est pas l'œuvre du peuple honnête ; elle fut créée *par une canaille intelligente, suant le vice, avide de sang et cupide* ; malgré des efforts surhumains de quelques-uns, elle est et elle restera ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : *un gouvernement de pourriture morale*, c'est-à-dire atteint de maladie héréditaire et incurable.

Voilà une des raisons capitales pour laquelle un Français honnête et croyant ne peut pas s'y rallier. »

Ce début édifiant ne va pas sans un sermon au saveur vert à l'adresse des ralliés.

Qu'on en juge :

« Nous sommes *citoyens français*, notre patriotisme ne nous permet pas de nous rallier à un gouvernement qui assassine la France !

Malgré cela, on rencontre actuellement des Français qui vous affirment *de bonne foi* que pour agir en bons catholiques il faut accepter ce régime honni afin de l'améliorer, *quelle utopie !* »

Le *Royaliste* n'admet pas, comme on voit, l'acceptation de la République, en tant que forme de gouvernement, et il décerne un blâme direct aux monarchistes qui, las d'attendre sous l'orme une royauté ne venant jamais, ont fini par se rallier afin de ne pas mourir dans l'intransigeance finale.

On s'imaginait chez nous que le parti royaliste avait depuis longtemps déjà éternué sa dernière espérance. On se trompait.

Le duc d'Orléans vient de frapper sur sa gamelle et à cette donce musique de fanfaronnerie, deux quarterons de thuriféraires sont accourus, les uns avec leur flûte, les autres avec une grosse caisse ; tous les poches béantes et les mains ouvertes.

L'escarcelle, si longtemps fermée de la famille d'Orléans, vient enfin de s'ouvrir.

Monseigneur crache... et en attendant que ses partisans lui uminent... il éclaire.

Quel tableau inédit et comme on voit mal au dessus de cette scène, l'ombre de feu le comte de Paris bénissant le peuple de France et secouant sur les fronts la corne d'abondance.

La République bonne fille ne se trouble pas devant ce spectacle original. Elle laisse faire avec l'indifférence des statues au bas desquelles des roquets mal élevés lèvent la patte.

Que lui importe les tentatives des royalistes !

Pour ce qu'elle en risque !!!

C'est peut-être, du reste, parce qu'elle escompte le dédain du gouvernement républicain que la feuille orléaniste du Pas-de-Calais ne dissimule pas le but qu'elle poursuit.

Très clairement, elle dit ce qu'elle veut et elle indique ses intentions :

« Le *duc d'Orléans* qui veut être le roi de tous les Français et non d'une caste ou d'une oligarchie de millionnaires, ne tremble pas devant le danger, il osera revenir pour balayer la bande gouvernementale affolée.

Quoi qu'il advienne, nous lui resterons fidèles, nous attirerons à lui tous les républicains écœurés des scandales honteux accumulés depuis plus de vingt ans.

Nous connaissons de ces républicains vraiment patriotes qui, sans toutefois vouloir se rallier à la monarchie, en sont arrivés à désirer son retour pour sauver la France du péril imminent qui la menace et que la république est impuissante à écarter. »

Il est difficile de pousser plus loin le cynisme dans l'attaque et de faire connaître plus carrément les raisons de la campagne qui vient de s'ouvrir.

Le jeune prétendant ne prend plus conseil des vieux débris du comité royaliste. Il part en guerre contre la République avec l'audace des ignorants qui ne doutent de rien et l'absence de mesure de ceux qui pensent ne courir aucun risque.

Il y a là un indice qu'il faut se garder de négliger. Ceux qui, très imprudemment, scindent en ce moment la France en deux camps et, sous prétexte de péril social, cherchent à réunir en un seul faisceau « tous les hommes d'ordre », républicains, ralliés, cléricaux et monarchistes, pour les opposer à la marée socialiste, commettent une grave erreur en établissant une classification unique pour tant d'opinions diverses.

Ils sont les victimes d'une singulière aberration, quand ils s'imaginent grouper autour d'un même drapeau et confondre en un seul bloc, des hommes que divisent d'une façon irréductible des questions de principes.

Jusqu'alors la monarchie avait été considérée — et cela depuis plus de vingt ans — comme une quantité négligeable.

Personne n'y prêtait la moindre attention, et à l'heure actuelle, il est certain que les manifestations du prétendant orléaniste sont plus comiques que dangereuses.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y aurait quelque imprudence à laisser s'établir en France une propagande active et continue contre la République.

En n'apportant aucune entrave à des tentatives du genre de celles qui commencent à se produire dans nos régions, on encouragerait dans une certaine mesure les agissements du petit noyau de royalistes qui pour l'instant ne s'agitent encore que dans le vide.

Un vieux dit : Il ne faut rien prendre au tragique, mais il faut tout prendre au sérieux.

Il serait tout au moins sage de refroidir un peu le zèle des partisans du duc d'Orléans, car tout arrive en ce monde et la politique de défense qui est une politique légitime, ne consiste pas à rester éternellement les bras croisés.

Il faut regarder le lendemain et se dire que la croisade minuscule d'aujourd'hui pourrait faire la boule de neige, si rien ne venait la gêner dans son évolution.

Pense-t-on que si la propagande orléaniste prenait corps, on ne verrait pas bientôt les cléricaux et même les ralliés, lui apporter l'appoint de leurs troupes ?

A force de répéter que la République est désormais inébranlable en France, on en arrive à s'endormir et on oublie que les courants subits dont la Boulange nous a donné le spectacle il y a quelques années, peuvent aisément se reproduire.

Le danger n'est pas prochain, mais il plus ou moins longue échéance, il deviendra tangible si l'on n'y prend garde.

Nous ne sonnons pas la cloche d'alarme. Nous ne modulons pour l'instant qu'un léger coup de sifflet avertisseur et peut-être à-t-il son utilité.

E. LAGRILLIERE-BEAUCLERC.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique Spécial

Conseil des Ministres

Paris, 26 mai. — Les ministres se sont réunis cet après-midi, à trois heures, sous la présidence de M. Félix Faure.

Le ministre des affaires étrangères a fait signer la nominations de M. Barrère, marquis de Nouilles, comme ambassadeur de la République française près l'empereur d'Allemagne, roi de Prusse, en remplacement de M. Herbette, admis sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite.

Le ministre de l'intérieur a donné communication des demandes d'interpellation de M. Jaurès et de M. Codet sur la signification du dernier mouvement administratif.

Le ministre de la guerre a saisi le Conseil de l'interpellation de M. Rouanet sur la réintégration de l'intendant général Brettier.

Le général Billot a fait connaître que cette réintégration n'a pas eu lieu et qu'il a laissé tout simplement produire tous leurs effets aux mesures prises par son prédécesseur.

Enfin le conseil a poursuivi l'examen du projet de réforme des contributions directes présenté par le ministre des finances. Le Conseil de jeudi prochain aura lieu exceptionnellement à l'Elysée.

Le retour de M. Félix Faure

Paris, 26 mai. — Le président de la République a quitté Tours ce matin à six heures quarante-cinq. Il est arrivé à Paris à dix heures quinze.

L'impôt sur les valeurs mobilières

Paris, 26 mai. — La Commission du budget est convoquée pour demain à 1 h. 1/2, mais le Gouvernement ne pourra lui communiquer son projet fiscal avant la fin de la semaine au plus tôt. Nous croyons savoir que le gouvernement s'occupe d'arrêter les détails d'application de l'impôt dont il a adopté le principe, en ce qui concerne les rentes étrangères.

LE SCRUTIN DE LISTE

Paris, 26 mai. — On sait que M. Goblet se propose de demander à la rentrée des Chambres la mise à l'ordre du jour de sa proposition de loi sur le rétablissement du scrutin de liste. Cette proposition est en ce moment à l'étude du rapport sommaire, c'est-à-dire que, soumise à la commission d'initiative, celle-ci a nommé un rapporteur chargé de faire connaître à la Chambre si la commission est favorable ou non à la prise en considération.

Le rapporteur est M. Odilon Barot.

Si, après avoir entendu ses conclusions, la Chambre se prononce pour un examen plus approfondi, la proposition sera renvoyée à une commission spéciale, mais cela ne préjugera pas de l'opinion de la Chambre sur le fond.

Nous croyons, en effet, que la majorité de la Chambre est pour le *statu quo*, c'est-à-dire pour le maintien du scrutin d'arrondissement. Il y a même division sur ce point parmi les radicaux et les socialistes amis de M. Goblet. D'autre part, la question n'ayant rien de gouvernemental, le gouvernement s'abstiendra de donner son opinion.

T.H.

L'IMPOT SUR LA RENTE

Paris, 26 mai. — Nous croyons pouvoir affirmer que la décision en faveur de l'impôt sur la Rente a été prise à l'unanimité par le Conseil de cabinet de jeudi dernier.

Nous pouvons ajouter que le taux de l'impôt est fixé à 4 1/2 0/0.

Les Espions de Toul

Châlons-sur-Marne, 26 mai. — Le conseil de guerre du 6e corps a condamné à l'unanimité le sergent fourrier Boulicl, du 150e régiment d'infanterie, à Toul, à la dégradation militaire et à vingt ans d'interdiction de séjour pour crime d'espionnage.

M. Louis Deshois, sapeur au 1er régiment du génie a été condamné à un an de prison, pour communication de plan.

UNE
nouvelle affaire Gouffé

Le cadavre chez un emballeur

Paris, 26 mai. — Nous avons fait connaître hier cette particularité du transport fait par Aubert, du cadavre de sa victime chez un emballeur, à qui il a demandé d'enfermer la malle dans une caisse de bois. On a aujourd'hui sur ce détail nouveau des renseignements complets.

C'est chez M. Marville, emballeur, rue de Turenne, 37, que Aubert se rendit dans l'après-*midi du mardi.*

M. Marville était absent, c'est son principal employé, qu'entre eux les ouvriers appellent M. Charles, qui reçut le visiteur ; il nous a raconté ce qui suit :

« Monsieur, me dit Aubert, j'ai à faire l'expédition d'une pendule de marbre et de porcelaines précieuses que j'ai renfermées dans une malle. Je crains que bahotée comme elle va l'être, la malle cède et qu'on casse mes bibelots ; cela me causerait un grand préjudice. Je voudrais donc faire placer ma malle dans une caisse solide.

Tous les jours nous avons ainsi à emballer des malles ou des colis quelconques. Il n'y avait donc rien qui dût m'étonner, je inquiétai alors des dimensions que devait avoir la caisse, mais le client semble très embarrassé par cette question.

« Ne pouvez-vous, me dit-il, faire la caisse d'après des dimensions approximatives ? J'apporterai la malle et on s'aura qu'à la placer dedans. Ce sera l'affaire de quelques minutes, car je suis très pressé.

Je lui répondis qu'il était plus simple, en effet, qu'il apportât la malle tout de suite.

— Bien, dit-il, je vais la chercher.

Et nous convinmes ensemble du prix de 7 francs pour la caisse et l'emballage.

Effectivement, Aubert revint une demi heure plus tard à l'atelier ; il était suivi d'un commissionnaire traînant une voiture à bras. Sur la voiture, la malle que nous étions quelque peine à décharger.

La ca ne fut fabriquée immédiatement et l'on y plaça la malle entourée de papier et de paille. Cela demanda une heure à peu près. Pendant ce temps, Aubert, assis dans le petit bureau vitré que vous voyez-là, au fond de l'atelier, lisait tranquillement son journal, fumant une cigarette. Une ou deux fois seulement il se leva, vint voir ou nous en étions regarda un moment, puis rejoignit son bureau.

A six heures, tout était fini. Il paya le prix convenu et envoya chercher un fiacre. Il m'invita même, avec les ouvriers présents, à venir chez le marchand de vin voisin. Nous y avons trinqué ensemble. Mais, à ce moment, la voiture arrivait, on chargeait la découverte. On plaça la caisse sur le coussin et Aubert monta à côté du cocher. La victoria se dirigea du côté de la place de la République.

Les assassins à Cherbourg

Cherbourg, 26 mai. — On sait qu'Aubert et Marguerite Dubois ont passé deux jours à Cherbourg avant d'être arrêtés à Conville. Voici quelques détails sur l'emploi de leur temps pendant ces deux jours :

Ils se sont présentés d'abord chez un bijoutier de la place de la Révolution auquel ils ont acheté un bracelet et ont demandé à ce bijoutier s'ils ne pourraient trouver ici une voiture à louer sans conducteur. Le bijoutier leur indiqua la maison Faisant. Ils s'y rendirent. Le loueur leur présenta la seule voiture qui lui restait, le même jour étant un jour de grand pèlerinage à Rivière. Aubert accepta cette voiture, mais il dut aussi accepter le cocher, M. Faisant ayant déclaré qu'Aubert ne connaissant pas le pays il ne pouvait laisser sa voiture sortir sans conducteur. Dans le bureau du loueur ils ont longuement examiné une carte de Cherbourg et des environs, laquelle est celle que la police possède. Aubert en avait une sur lui qu'il consulta également.

— Connaissez-vous, madame, dit il en s'adressant à Mme Faisant, une petite villa à louer dans les environs, pas trop loin de la mer ?

M. Faisant leur indiqua deux maisons situées au Becquet, appartenant à MM. Gréard et Langlois. Aubert prit place dans un petit landau à côté du cocher Thibodon. Marguerite Dubois se plaça *sur la banquette en face.*

Au Becquet, ils s'adressèrent au jardinier qui gardait ces deux propriétés. Mais ce dernier n'avait pas la clef.

— On n'a donc pas confiance en vous, lui dit Aubert, puisqu'on ne vous confie pas une clef ?

N'ayant pu louer la villa, ils revinrent à Cherbourg et demandèrent à être conduits à Landemer. Mais le cheval était trop fatigué et il fut impossible d'accéder à leur désir.

Aubert promit de revenir le lendemain pour accomplir ce voyage. La suite nous a appris qu'il changea d'idée, puisque le lendemain il prenait le train d'abord pour aller enregistrer ses bagages et ensuite pour se faire arrêter.

Le départ des assassins

Cherbourg, 26 mai. — Ce matin, de bonne heure, une foule compacte stationnait devant la prison. Vers sept heures cinquante, deux voitures couvertes arrivent. A huit heures la porte de la prison s'ouvre, Marguerite Dubois en sort la première entre deux gendarmes et ayant les menottes aux poignets. On voit de grosses larmes lui couler sur les joues. Elle monte dans l'une des voitures, qui part précédemment vers la gare.

Un moment après, la porte s'ouvre de nouveau pour livrer passage à Aubert, qui a aussi les *chaînes de grosses menottes aux poignets. Mais elles sont* cependant assez longues et ce qui lui permet de se cacher une partie du visage. Il se dirige avec son escorte vers la seconde voiture. Il regarde obstinément ses pieds et paraît fondre en larmes.

A ce moment, de la foule qui gagne la place Divette, s'élève un grand cri : « Voleur ! » « mort ! » « mort ! l'assassin ! » « l'eau ! l'assassin ! »

La voiture est partie vivement au grand trot du cheval.

Toute la foule se porte alors vers la gare, où Aubert et Marguerite Dubois sont placés, entre deux gendarmes, dans les compartiments qui leur ont été réservés. Les stores en sont soigneusement baissés.

A huit heures quarante-huit, un coup de sifflet retentit et le train se met en route sur Paris.

L'arrivée des assassins à Paris

Paris, 26 mai. — Dès 4 heures, une foule de curieux s'étaient portés aux alentours de la gare Saint-Lazare pour y attendre l'arrivée du train 22, venant de Cherbourg, qui amenait les assassins.

Une consigne très sévère avait été donnée de ne laisser pénétrer personne sur les quais.

A l'arrivée du train qui est entré en gare, exactement à 5 heures 10, des personnes qui se trouvaient devant la gare s'écrient : « Voilà la malle à Gouffé ! » Mais l'attente des curieux est trompée ; M. Cochefert, chef de la sûreté, avait reçu à Mantes une dépêche de M. Lépine lui enjoignant de descendre avant l'arrivée à Paris.

Le train s'est donc arrêté à la gare du Pointier, en-deçà des fortifications.

Une voiture cellulaire attendait entourée de gardes municipaux à cheval.

M. Cochefert descend le premier, et au milieu des agents qui forment haie, il va recevoir les félicitations de MM. Lépine, Puybaraud, Hamard et Schramack.

Les inculpés descendent à leur tour du wagon où ils occupent chacun un compartment de 2e classe. Ils portent les menottes. Aubert était vêtu d'un costume bleu marine d'un gilet jaune. Il portait un chapeau de paille blanche à ruban noir. Il était chaussé de souliers jaunes. Son pantalon très court, allait jusqu'à la cheville, laissant voir une partie de ses chaussettes.

L'assassin paraissait absolument affaissé et tenait sur sa bouche un mouchoir qu'il retirait de temps en temps à autre, quand un huquet nerveux le secouait.

Sa complice, vêtue d'une robe foncée, d'un collet bleu marine, était coiffée d'un chapeau de paille noire, surmonté d'une plume noire et portant de nombreux fleurs. Elle était très voilette. Sa contenance semblait beaucoup plus assurée que celle d'Aubert. Elle causait avec les gendarmes et les agents de la sûreté qui l'accompagnaient. Elle tenait à la main un petit paquet noué par une ficelle rose.

Les deux accusés sont montés immédiatement dans la voiture cellulaire qui est partie au galop escortée par deux gardes municipaux à cheval et suivie de la voiture du Préfet et de trois fiacres contenant les chefs et les gardes à cheval.

Le service d'ordre à la gare était composé par vingt agents sous les ordres de trois brigadiers. A 6 heures moins 1/4, le cortège est arrivé devant la permanence.

La femme est descendue la première, enchaînée et tenue par un gendarme. L'homme a suivi également enchaîné. Pendant que, sous bonne escorte, les deux assassins traversaient la cour du Dépôt, et passant devant la Sainte-Chapelle, montaient l'escalier qui conduit au cabinet des juges d'instruction, les agents de la sûreté transportaient dans le bureau de ce service, les colis qui se composaient de la malle, de la caisse d'emballage qui la contenait, d'une caisse plus petite où étaient enfermées les pièces à conviction et d'un panier, le panier au chat.

Le cadavre qui avait été mis en bière à Cherbourg, a été immédiatement transporté à la Morgue et placé dans l'appareil frigorifique.

M. Schlumberger qui, au moment de l'arrivée d'Aubert et de Marguerite Dubois, se trouvait chez M. Atkalaïa, montait aussitôt et le principal accusé était introduit dans son cabinet, où le procureur de la République montait bientôt à son tour.

Pendant ce temps, Marguerite Dubois, assise sous la garde de municipaux et d'agents de la sûreté, attendait de comparaître devant le juge, enfermée dans le second couloir qui conduit au cabinet des juges, et sur lequel donne l'escalier de la souricière.

Marguerite Dubois est une femme de figure insignifiante et qui donne l'impression d'une bonne ménagère.

Chaque fois qu'un reporter curieux passe devant elle pour l'examiner, elle baisse la tête et un instant après, se tenant à causer d'un air enjoué avec son gardien.

Aubert est de taille moyenne, d'aspect chétif et maingre. Il était absolument abattu et, son chapeau à la main, semblait affaissé sur sa banquette, complètement étranger à tout ce qui l'entourait.

Le tic dont est affligé Aubert, semblait de plus en plus fréquent au fur et à mesure qu'il approchait de Paris et à part ce mouvement nerveux qui l'animait de temps en temps, sa figure est restée morne et sans expression tout le long de la route.

Les gendarmes de Cherbourg, à la charge desquels avaient été confiés les prisonniers pendant le trajet, en ont reçu décharge au cabinet de M. Schlumberger.

Nouvelles étrangères

Septième Congrès International DES MINEURS à Aix-la-Chapelle

Première journée

Aix-la-Chapelle, 23 mai. — Ce matin a commencé le congrès international des ouvriers mineurs. Il prendra fin le 29 courant.

Les délégués présents se répartissent ainsi : 40 anglais, 12 allemands, 2 français et un autrichien.

Les délégués belges ne sont pas encore arrivés.

MM. Burt et Pickard, membres de la Chambre des communes, ont été nommés l'un président pour la séance d'aujourd'hui et l'autre secrétaire général. Les délibérations ont commencé cette après-midi.

Les sujets à discuter sont les suivants :

La journée de huit heures. — Réglementation par une loi de la journée de huit heures tant pour les ouvriers employés à des travaux souterrains que pour ceux travaillant à la surface.

Travaux des femmes. — Suppression des travaux des femmes dans les mines et à la surface.

La commission de conciliation et de salaire. — Rétablissement d'un salaire normal dans tous les pays. Fixation à 5 marks de la journée de huit heures pour l'Allemagne. Les autres nations fixeront leur salaire comme elles l'entendront.

Aucune commission de conciliation ne sera reconnue par le congrès si elle ne fixe pas un maximum de salaire.

Défense du surtonnail. — Plus de travail en dehors des heures fixées.

Limitation de la houille en rapport avec la consommation dans tous les pays miniers d'Angleterre et du continent.

L'assurance. — Gestion par les ouvriers eux-mêmes des caisses de secours et de retraites sous la surveillance et les garanties de l'Etat.

Inspection des mines. — Inspection trimestrielle de chaque mine par un inspecteur d'Etat.

Inspection mensuelle des mines sujettes aux explosions.

Inspection permanente par les inspecteurs ouvriers plus par les ouvriers et payés par l'Etat.

Nationalisation des mines. — Nationalisation des mines.

Responsabilité des patrons. — Responsabilité complète des patrons en matière d'accidents ; même pour les accidents non prouvés ou dont les preuves sont insuffisantes. Responsabilité de l'inspecteur spécial pour les explosions causées par le grisou.

Modification à apporter au règlement.

Le congrès aura lieu tous les deux ans : Les mineurs russes et américains seront invités au prochain congrès.

Le Comité international se réunira trois jours avant l'ouverture du congrès et à la même place.

Un traducteur sera attaché au congrès.

Les Espagnols à Cuba

DÉFAITE DES ESPAGNOLS

Madrid, 26 mai. — Une grande inquiétude règne dans les centres militaires au sujet du détachement espagnol surpris à Capot-de-Laquillas par 1,500 insurgés cubains et dont les télégrammes officiels ne donnent que des nouvelles incomplètes. On assure qu'il s'agit d'une forte colonne et qu'elle aurait été aux deux tiers détruite.

Cette défaite aurait causé une grande impression à la Havane où l'on croit que rien ne pourra empêcher la jonction de Gomez et de Macco.

LES TROUBLES DE CRÈTE

Nous recevons les dépêches suivantes que nous publions sous toutes réserves :

Athènes, 26 mai. — A Rethymno, les soldats continuent d'assaillir les chrétiens réfugiés dans leurs maisons. Les musulmans des alentours de Rethymno rentrent précipitamment dans la ville. Toutes les communications télégraphiques ou postales de la Crète, à l'exception de celles des consuls, sont interdites.

Le prétexte que les Turcs ont donné au massacre est qu'ils reçurent la nouvelle que 100 soldats et 10 sous-officiers des troupes bloquées à Candie étaient tombés entre les mains des chrétiens.

L'escadre se tient prête à toute éventualité.

Athènes. 26 mai. — Deux mille Crétois se sont réunis et ont nommé cinq délégués, qui demanderont au gouvernement de prendre des mesures énergiques pour parer à la situation.

Une vive effervescence règne parmi les Crétois résidant à Athènes et au Pirée.

La Canée, 26 mai. — La situation paraît s'améliorer ; toutefois, des fusillades sont encore entendues dans les environs de la Canée.

Des navires russe, italien et anglais sont annoncés, ainsi que le cuirassé le *Neptune* et le croiseur-torpilleur le *Cormao*, envoyés par la France.

LE COURONNEMENT du Czar

Télégramme de M. Félix Faure AU CZAR

Paris, 26 mai. — Le Président de la République a envoyé de Tours, à l'empereur de Russie, à Moscou, la dépêche suivante :

« A Sa Majesté

l'empereur Nicolas, à Moscou,

» Je tiens à vous exprimer les vœux sincères que la France entière forme pour le bonheur personnel de Votre Majesté pour la gloire et la prospérité de la Russie.

» Je dépose aux pieds de Sa Majesté l'impératrice l'hommage de mon respect et je vous prie de croire à mon profond attachement.

» FÉLIX FAURE. »

A PARIS LA CÉRÉMONIE DE L'ÉGLISE RUSSE

Paris, 26 mai. — Ce matin a été célébré en l'église russe un service solennel d'actions de grâce à l'occasion du couronnement de S. M. l'Empereur Nicolas II.

Le président de la République est arrivé à 11 heures 30, accompagné de M. Hanotaux et des officiers de la maison militaire. M. Félix Faure portait sous son habit le grand-cordon de Saint-André. Il a été reçu au bas du perron par M. Crozier, chef du protocole et M. Nicolas de Giers, qui gère l'ambassade russe en l'absence de M. de Mohrenheim.

Tous les ministres, à l'exception de M. Boucher, absent de Paris, étaient présents. Parmi les personnages présents, MM. Brisson, président de la Chambre, Davout, duc d'Auerstaedt, grand-chancelier de la Légion d'honneur, Magnin, vice-président du Sénat, représentant M. Loubet, le général Saussier.

On remarquait également le roi Milan, en grand uniforme de général serbe.

La messe a été célébrée par l'archiprêtre Vassilief.

Un public nombreux était massé aux abords de l'église. A son départ, le président a été acclamé, comme à son arrivée, par la foule.

Les décorations

Le gouvernement français a résolu de s'unir à la population parisienne pour fêter le jour du couronnement du czar, cet événement. Des instructions ont été données, en effet, pour que les monuments publics soient pavoisés et illuminés, comme aux grands jours des fêtes nationales.

La façade du Palais-Bourbon est ornée de trophées. Au sommet de la colonne Vendôme, la statue de l'empereur est entourée de drapeaux tricolores, qui flottent au vent. Le gouvernement de Paris, les ministères, le Louvre ont reçu leur décoration accoutumée. Par une heureuse innovation, on a attaché aux parafonnerres qui surmontent la caserne de la Cité quatre grands étendards. Le beffroi de l'Hôtel-de-Ville est garni d'une triple couronne de drapeaux.

Les Parisiens semblent avoir été stimulés par cet encouragement officiel. Hier, il n'y avait guère encore de pavoisés que les grands boulevards et les larges voies du centre. Ce matin, les drapeaux ont apparu un peu partout.

En province

Nos correspondants nous signalent que le sentiment public s'est affirmé à peu près partout avec le même entrain par des adresses envoyées à Moscou et le pavoisement des monuments publics et des habitations particulières.

Le conseil municipal de Tours a envoyé directement au Czar les félicitations respectueuses et vœux sincères de la municipalité et des habitants de Tours.

A Angers, les élèves du lycée David-d'Angers ont adressé aux élèves du lycée impérial de Moscou un télégramme de « vives sympathies et de soudaine de bonheur. » Les élèves du lycée impérial de Moscou ont répondu en « remerciant de tout leur cœur les élèves du lycée David-d'Angers d'avoir bien voulu prendre part à leur joie patriotique ; il leur est agréable de cette communauté de sentiments un nouveau gage de sympathie entre la jeunesse française et la jeunesse russe. »

Dès que la municipalité a été constituée, le maire de Rochefort, au nom du Conseil municipal et des habitants, a adressé au czar un télégramme de félicitations.

A Toulon, on a organisé des pèlerinages au musée où se trouvent réunis les souvenirs des fêtes franco-russes.

A MOSCOU LA MATINÉE

Le temps est superbe. Il est 7 heures. Les batteries d'artillerie en position sur l'Esplanade, viennent de tirer une salve de 101 coups de canon.

A ce signal, les quatre cathédrales font planer sur la ville sainte qui s'éveille le bourdonnement de toutes leurs cloches et dans les quinze cents coupoles de Moscou les cloches petites et grandes s'agitent et se *tremoussent à qui mieux mieux*. L'air, secoué par le bronze, fait vibrer les doubles carreaux des fenêtres.

Il s'agit de ne pas se laisser distancer par la foule qui assiège les tribunes. A sept heures et demie, l'escalade l'escalade de la tribune située en face du perron rouge et admirablement placée pour que les privilégiés qui y pénètrent ne perdent rien de la vue du cortège.

Quant à l'intérieur de l'Uspensky-Sabor, la cathédrale de l'Assomption, où va se dérouler dans quelques instants une solennité merveilleuse, il y faut pas songer, pour l'instant du moins. Je dirai même, à titre de curiosité et afin de donner la note exacte de cette journée, que pour pénétrer dans la cathédrale, les membres du corps diplomatique ainsi que les missions extraordinaires doivent exhiber leurs cartes d'invitation pour rendre impossible la venue d'un intrus déguisé en ambassadeur.

Le corps diplomatique est au grand complet. Rien de plus pittoresque et de plus riche que ce fouillis des uniformes étrangers. Tous les états-majors du monde sont représentés là et, à côté d'eux, les délégués asiatiques en grand costume.

Rien d'imposant et de gai à la fois comme la cour intérieure du Kremlin.

Les tribunes, en face de nous, avec des toilettes de femmes, les broderies des fonctionnaires du corps diplomatique et de son attaché militaires, les invraisemblables costumes des asiatiques, ressemblent à de gigantesques corbeilles de fleurs que les diamants des femmes, les ob-